

## La mort du père

Stanley Péan

---

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13707ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Péan, S. (1998). La mort du père. *Moebius*, (77), 71–73.

## STANLEY PÉAN

### *La mort du père*

*pour Sylvie Demers*

*Il n'était pas venu ici pour mourir.*

La phrase a résonné dans ma tête, écho perdu dans le Grand Canyon. J'ai gravi les marches trois par trois jusqu'à son étage. La brunante envahissait mes pensées. Les larmes ne me venaient pas encore, pas depuis trois semaines, mais elles ne tarderaient plus longtemps.

Ma mère m'a ouvert la porte du mouroir, paupières enflées. Il m'a fallu un moment pour comprendre que le gargouillis de percolateur qui emplissait la pièce aux murs beiges émanait de lui. Sa respiration. Il y avait quelqu'un d'autre avec maman, je ne sais plus qui. Ma mère m'a enlacé. Je lui en ai voulu pour cette maudite phrase, ce désespoir en coup de matraque. *C'est fini*, qu'elle m'a dit, avec la même voix que lors de la première annonce, deux semaines plus tôt. C'était *sans rémission*, alors. C'était *fini*, maintenant.

Elle m'a laissé seul avec lui, sous prétexte que ça me ferait du bien. Tu parles!

J'étais déjà venu dans cette chambre.

Pas celle-ci, pas exactement, mais une chambre semblable. Un mouroir. Si vraiment la littérature fantastique que je fréquentais assidûment à titre de lecteur et de créateur depuis des années n'était rien de plus que les rituels de la mort en répétition, alors j'avais déjà visité cette chambre. À plusieurs reprises. Mais est-on jamais *réellement* préparé?

Tout ça s'était passé trop vite. Il n'y avait pas un mois, je m'amusais de cette lettre où, pour la énième fois, l'hypocondriaque émérite s'inquiétait de sa santé (*des taches obscures sur l'échographie*) puis je frôlais moi-même

la mort sous la forme d'un pick-up lancé à vive allure sur le chemin Sainte-Foy, en face de l'Université Laval. Puis l'entrée à l'hôpital puis le coup de téléphone de maman puis la trappe qui s'est ouverte sous mes pieds.

C'était il y a dix ans. Le Québec entier portait le deuil de celui qui avait sans doute été son plus grand chef d'État. Et on me demandait de dire adieu à un père auquel je n'avais jamais vraiment dit *merci*, jamais *je t'aime*. De l'enfance à l'adolescence, il avait incarné la Loi, les réprimandes et punitions qu'on s'imagine toujours injustifiées (et qui le sont parfois), les commentaires désobligeants, les colères à répétition. La Figure paternelle si chère aux freudiens, quoi!

J'exagère. Dans mon refus de béatifier dans la mort celui contre lequel j'avais tant guerroyé dans la vie, je me livre à l'excès contraire. *Mèt Mo* n'était pas que le monstre d'austérité que je viens de décrire mais aussi un papa poule, hyper-protecteur et tendre à sa manière, vouant à ses enfants une attention qui frisait la manie, prêt à tous les sacrifices – quitte à les renoter ensuite.

C'est con, la mort. Ça vous balance au visage une série de souvenirs, aigres ou doux, comme autant de soufflets. Les voyages en auto à la découverte du Québec. L'incendie de la station-service voisine du motel d'Iberville où nous passions la nuit avec ma mère et ma cousine Joëlle. La fois où un lointain cousin avait donné en lecture publique le cahier où je commentais nos prises de bec, à lui et moi. Notre collaboration au journal étudiant de la polyvalente de Jonquière. La nuit la plus humiliante de mon adolescence, où il était venu me chercher à la disco sous prétexte que l'heure du couvre-feu était passée. L'époque où, juste pour faire chier ce modèle du machisme haïtien, j'essayais de lui faire croire que j'étais homosexuel. Notre correspondance plus ou moins suivie depuis mon départ pour l'université...

C'est con, la mort, les regrets inutiles, les mots jamais prononcés.

Les larmes sont venues tandis que je parlais à ce mannequin décharné et givé de morphine, qui ne pouvait pas être mon père, tandis que je lui avouais mes sentiments, les meilleurs comme les pires. Une cascade de

larmes, comme je n'en ai guère connu avant ou depuis. Plus tard, ma mère est revenue dans la pièce. Il fallait sortir, le temps pour les infirmières de faire leur travail. J'en ai profité pour aller à la maison, dîner, puis je suis revenu pour le dernier acte avant la tombée définitive du rideau. La dernière nuit.

Après le départ des derniers visiteurs, ma mère et moi avons veillé jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que le ronflement laborieux se taise, ne laissant plus que l'écho de nos sanglots. Un peu avant, elle lui avait massé les pieds en chantant *Haïti chérie*. Il avait rouvert ses yeux bleu acier, comme pour jeter un dernier regard, une ultime bénédiction sur nous qu'il quittait. Ça fait joli, exprimé ainsi sur papier, mais au fond, je doute qu'il nous ait vus.

*Il n'était pas venu ici pour mourir.*

Il avait quitté son pays parce que nous, sa famille. Il avait troqué le totalitarisme cannibale contre l'hiver sauvage du Saguenay, dans l'espoir de trouver une vie meilleure. Vingt ans après, il venait de prendre sa retraite et comptait retourner *chez lui*...

La mort n'a rien à foutre de telles considérations. Elle l'a emporté en silence, sans même le bruit d'une faux. On peut trouver à se réjouir qu'elle l'ait fait si promptement. Ça lui a au moins épargné le spectacle du carnage qui aurait lieu, moins de dix jours après, lors des élections haïtiennes de novembre 1987.

Il était haïtien, certes, mais il aurait très bien pu être arménien, juif, chinois ou québécois. Ça n'aurait rien changé. Il était en exil, mais devant la mort, ne sommes-nous pas tous exilés de cette vie que nous aurions souhaitée, de ces rêves que nous n'avons pas su réaliser?

Je me fais sentencieux alors que l'émotion réclame la sincérité, qui est le contraire de la littérature. Son histoire n'est guère plus tragique qu'une autre, pas moins pathétique non plus. Il était mon père, tout simplement. Ni meilleur ni pire qu'un autre. Juste le mien.

Aujourd'hui, dix ans après, je suppose que je devrais lui dire: «Bonne nuit, *Mèt Mo*.» Tourner la page, laisser l'oubli faire office de baume sur la plaie vive...

Mais guérit-on jamais de la mort de son père?